

LA FABLE D'HEDENBOURG

*... nous irons tous chasser le Blanc-Cerf
dans la forêt aventureuse.*

Chrétien de Troyes

La faillite de la maison d'édition qui m'employait m'avait balayé, telle une construction de bambou emportée par un tsunami. Je n'avais plus de travail ; le goût même d'en retrouver un. Qui plus est, je n'avais que de très petites économies.

Ma vie personnelle, quant à elle, était un fiasco qui ne datait d'ailleurs pas d'hier. Bref, j'étais disponible, disponible même pour le pire.

Je vendis ma voiture, je vendis mes meubles et ce que je ne parvins pas à vendre, je le donnai. Oh ! ce n'était pas grand-chose, du bambou.

Lesté des modestes gains de ces ventes successives, allégé du superflu, je pris le train. Non pas l'avion, cela aurait fait trop « voyage de vacances » pour une destination lointaine, nécessairement ensoleillée, non, le train.

Je pris simplement le train. Direction : les forêts et le souvenir de mes vacances d'enfant. Je ne savais même pas où j'allais descendre de ce train qui fendait la grisaille comme une bête obstinée.

Il y avait dans ce train des travailleurs qui parlaient boulot, de vieilles gens qui allaient chez leurs enfants ou en revenaient, rien d'extraordinaire. Des gens, c'était à parier qui, comme moi hier encore, vivaient dans du bambou.

Alors que le train donnait du nez dans une forêt suffisamment dense pour réveiller mon imagination, je me mis à croire que j'étais arrivé. Où ? N'importe où. J'avais, je l'ai dit, de très petites économies sur un compte en banque. Il valait mieux que je descende dans une gare de n'importe où.

Cependant, la gare, choisie au hasard et que j'avais imaginée quelconque, m'étonna. Elle était petite, décrépie, à clochetons, à peu près dépourvue de personnel — j'avais à peine aperçu un képi galonné s'enfuir à mon approche —, mais il s'en dégageait toutefois un discret parfum. Elle était propre avec de lourds bancs anciens, couverts d'une épaisse couleur grise, brillante, à l'épreuve, me dis-je, de toutes les déprédations, pas du bambou !

Cela m'inspira confiance. Il me fallait avoir un peu de confiance, en effet, rien qu'un peu pour mettre un pas devant l'autre.

La neige tombait sur la neige, encore de la neige, mais c'était à vrai dire la première neige que je foulais de l'année. N'étais-je pas allé vers l'hiver comme si le froid, les paysages ensevelis sous le brouillard et

la neige étaient les seuls capables de répondre à mon angoisse diffuse ?

Je n'étais pas à proprement parler « désespéré » seulement « désengagé » de la vie, vacant, hésitant sur une route à prendre, mais ce que j'eus préféré, c'était de n'en prendre aucune, avancer en humant l'air froid, tellement vivifiant. C'est sans doute pourquoi j'envisageai le jour déjà finissant avec ce que je n'osais même pas prendre pour de la confiance. Je n'étais jamais venu ici, sinon dans la région, cadre de quelques souvenirs de lointaines vacances estivales.

La petite ville était resserrée entre une rivière tumultueuse et une forêt compacte. Rien de bien inattendu dans son architecture et pour ce qu'elle eût pu avoir d'original, au moins de typiquement régional, on ne s'était pas mis en peine de le souligner. Hedenbourg n'attendait pas de touristes, la montagne était trop loin, le lac inexistant. Ici, on devait cultiver je ne sais quoi — les travaux des champs n'ont jamais été mon fort — ou couper le bois. Peut-être était-ce une ville de marchands de bois ou de menuisiers.

Je me demandais même si Hedenbourg avait un hôtel.

Je ne fus pas long cependant à le découvrir, il se trouvait au côté gauche de la grand-rue, le côté ensoleillé sans doute, qui allait de la gare vers la lisière de la forêt qu'on devinait défendue par une neige plus abondante encore.

Je poussai la porte du *Prince d'Hedenbourg* en pensant que c'était un titre pour une opérette nécessairement désuète.

Le hall de cet hôtel était ce qu'on en attendait : un comptoir au pied d'un escalier de bois clair, quelques clés accrochées à côté d'un téléphone mural antédiluvien. Sur les lambris vernis : d'agréables gravures de chasses romantiques où, devant une meute et des cavaliers gris-vert, courait un cerf blanc magnifique, tellement magnifique qu'on se surprenait à penser qu'il était vain de le chasser. Ce cerf-là, quelque dieu providentiel allait le marquer de son signe et le dérober aux yeux des chasseurs médusés. En somme, ces gravures m'inspirèrent dès l'abord des réflexions exagérées. Je m'en agaçaï.

J'étais donc incorrigible : un type avec des idées dictées par une culture trop prégnante pour ce qu'on en avait attendu, mais c'était du passé. N'étais-je pas vacant, en droit de penser ce que je voulais et même d'apprécier ces gravures anciennes aux coloris romantiques ?

On vint. Une femme entre deux âges, d'aspect plutôt agréable, s'avança vers moi. Je ne compris pas, sur le moment, d'où elle était sortie. À peine avais-je noté qu'une portière faite de lanières colorées à droite du comptoir avait bougé, mais pas assez significativement, m'imaginai-je, pour laisser passer cette personne grande et bien en chair.

Elle sourit, étonnée.

– Monsieur ?

– Bonjour. Auriez-vous une chambre ?

– Une chambre ? J'en ai sept, sept et demie.

– Et demie ?

– Une chambre d'enfant.

– Une simple chambre, pour moi.

– Je vous avertis, nous ne sommes pas connectés. Seulement le téléphone.

La femme eut un geste vers le téléphone mural. Elle continua tout en choisissant une clé sur le tableau :

– Je vous donne la meilleure chambre. Pour le prix, c'est la même chose.

Elle me dit un chiffre qui me parut des plus raisonnables.

– La télévision est au fond, dans le petit salon. Vous prendrez vos repas à l'hôtel ?

– Pourquoi pas. Le petit déjeuner et, si c'est possible, le repas du soir.

– Comme vous voudrez. Aussi bien, le seul restaurant d'Hedenbourg vient de fermer. En cette saison, vous savez...

L'affable patronne, qu'on n'eût même pas qualifiée de laconique, disait ce qu'elle avait à dire en respectant le secret de ce client descendu à Hedenbourg où, sans doute, il n'y avait rien à faire, rien d'évident.

– Vous resterez longtemps ?

– Deux ou trois nuits, certainement. Cela vous convient-il ?

– Oh ! vous savez, l'hôtel est ouvert même si je n'espère pas de clientèle. On vient en été, pour la promenade. En hiver, on ne doit même pas s'arrêter à Hedenbourg pour se rendre à la montagne. On y va d'une traite par le train et l'autoroute est loin d'ici. En été, c'est autre chose, la forêt est belle, il y a des points de vue, des chapelles sous le genévrier. Ce n'est pas qu'on ait beaucoup de monde alors, mais

des nostalgiques, des petites familles. Mon hôtel n'est pas cher, même en été.

L'hôtesse était décidément agréable, brune au teint blanc. Elle avait un corps souple, habitué à ce qu'il avait à faire, sans ostentation, mais presque élégant dans une robe de tricot qu'on n'avait pas jugée assez chaude si bien qu'on l'avait complétée d'un gilet matelassé d'un rouge vif, ma foi, d'assez bel effet.

Ma chambre avait, pour être considérée comme la meilleure de l'hôtel, de belles proportions et un balcon en façade, une salle d'eau à peine suffisante, mais agrémentée d'une fenêtre, en façade elle aussi, que le soleil de l'été devait inonder. La tête du lit prenait place dans un renforcement qui évoquait une alcôve du XVIII^e siècle, des amours illicites, *Le verrou* de Fragonard. Enfin, c'est ce à quoi je pensai sur l'instant en me reprochant ma propension au romanesque. Les meubles étaient simples et peu nombreux, mais d'une époque assez ancienne pour qu'on pût les dire jolis, en tout cas honnêtes. Les tiroirs de la commode étaient lourds et les planches de l'étagère à livres n'eussent pas pliés si l'on y avait rangé des livres justement en lieu et place des quelques vases qu'on y voyait assemblés selon leurs coloris, allant du vert jade au bleu profond.

À y réfléchir pas plus livres que vases n'ont de rôle à jouer dans une chambre de ce genre destinée à abriter des voyageurs qui, s'ils étaient des lecteurs, devaient avoir dans leur valise un gros ouvrage qui leur ferait leurs vacances, le dernier best-seller américain, une

copieuse saga italienne. Et quant à mettre des fleurs dans une chambre d'hôtel... On n'était pas au *Ritz*.

Il était trop tard pour songer à me faire servir un repas, aussi me mis-je au lit confiant en la venue du sommeil. Il vint en effet, franc et uni, pas assez profond cependant dès l'abord pour que je n'aie l'occasion d'enregistrer une série de bruits : porte qu'on ferme à clé, paillason qu'on retourne, pas dans l'escalier. Rituel domestique qui devait se répéter chaque soir, je m'en fis la remarque au bout de trois nuits à Hedenbourg.

Mon père vérifiait ainsi les portes le soir, en ville et dans nos séjours de vacances aussi. Il paraissait inquiet de nous protéger, ma sœur et moi, d'un malheur qui en vérité avait déjà été notre lot.

Ma mère était morte alors que j'avais deux ans, une sombre histoire, un banal fait divers. Un voleur de sacs à main qui l'avait bousculée dans une rue au crépuscule. Elle était mal tombée. Sa tête avait heurté la pierre d'un seuil et elle était morte sur le coup, comme on me le raconta.

Mais me dit-on jamais cette histoire, ce fatal et absurde enchaînement ? Sans doute ai-je surpris la conversation d'adultes attristés du sort fait à deux enfants orphelins pour un sac à main. Ma sœur était mon aînée de neuf ans, aussi souffrit-elle plus que moi sans doute de cette mort soudaine, mais à la longue l'absence de mère devait me peser plus cruellement encore qu'à elle. Un garçon sans mère, un garçon à qui on avait pris la vie de sa mère pour un sac à main !

Mon père, responsable, ravala son chagrin, ce sentiment d'injustice qui brise un homme. Il prit son rôle de père très au sérieux, car le sérieux était dans son caractère. Il se mit à vérifier les portes, à tourner les clés, à baisser les volets pour mieux nous protéger et nous enfermer. Nous étouffions, mais nous ne le savions pas. Ma sœur ne le comprit que lorsqu'elle fut amoureuse.

Quant à moi, je demeurai enfermé avec mes livres. Mes héros de mots étaient : Sorel, Samsa, Jivago, tant d'autres...

Avec l'été mon père nous conduisait dans des chalets de location, en lisière de forêt, jamais à la mer, toujours dans la forêt. Non pas à la montagne, dans la forêt seulement. Elle devait lui paraître protectrice dans son éclairage toujours un peu étouffé. Je l'aimais, elle ne me changeait guère. Je la vivais comme le prolongement de l'autre forêt, celle des livres où je me complaisais.

Un livre, un vrai livre pensai-je, ça se lit dans un éclairage choisi. Non pas en pleine lumière, mais au secret d'une lampe solitaire, d'un rayon de soleil atténué de feuillage, d'ombre odoriférante.

Ce jour-là, je crois bien, je lisais Balzac, *La duchesse de Langeais*. Il n'y avait jamais personne à l'endroit que j'avais choisi dans la forêt pour m'isoler avec mes livres, mais je fus bientôt alerté par un bruit inhabituel : celui d'une présence qui ne se signalait ni par des pas ni par des mots, mais par un halètement étrangement cadencé. Je cherchai l'origine de ce bruit quand j'aperçus, non loin de ma retraite, un couple allongé à même le sol feuillu.

Je vis tout d'abord le dos nu de l'homme, ses reins. Je devinai bientôt sous lui une femme, les cheveux épars, la poitrine dénudée, son corsage rejeté sur ses bras. L'homme s'agitait sur elle, mais posément, avec régularité. Il avait le pantalon baissé à mi-cuisse. Je pensai : « Ils font l'amour » mais je ne savais pas au juste ce que c'était que « faire l'amour ». L'homme prononça distinctement, quasi à haute voix : un ah ! ah ! sombre comme arraché au plus profond de sa poitrine. Il cria enfin : oui, tandis que la femme gémissait. Ce *oui* suivi d'un rôle puissant et définitif me fit peur et je m'enfuis en laissant tomber mon livre.

Je revins le lendemain chercher mon livre abandonné. Il était là, ouvert, pas même froissé, à peine humide de rosée. Espérai-je revoir le couple, comprendre ce que c'était que d'aimer ? J'avais gardé dans ma tête le *oui* conquérant de l'homme, son rôle de plaisir qui était comme l'expression d'une douleur intense. Les hommes avaient donc mal lorsqu'ils jouissaient ?

Qu'avais-je vu en somme ? Le dos nu d'un homme, ses reins échauffés, à peine les épaules blanches d'une femme, son sein et encore, à peine. Mais surtout, j'avais entendu le cri du désir, son rôle comparable à une profération.

Ce souvenir ne me quitta jamais et lorsque j'en vins un jour à connaître moi-même la douleur du plaisir il me sembla reproduire ce bref chant de l'homme inconnu, surpris dans son activité la plus essentielle à la vie même des hommes, par un adolescent, voyeur malgré lui.

Toujours je crus pousser ce cri qui résonnait dans ma tête jusqu'au jour où l'une de mes conquêtes s'étonna que je demeurasse si silencieux et comme absent à mon orgasme. J'étais pourtant persuadé que je venais de hurler.

Le matin me surprit le corps de biais dans le lit, comme si j'avais cherché à le quitter sans y parvenir. J'étais nu au lit et c'est nu que je me précipitai dans le cabinet de toilette guère moins frais que la chambre. Un bon peignoir en éponge eût été le bienvenu. Je me promis de m'employer à l'acquérir dès ma première sortie en ville, mais que trouvait-on en fait de magasins à Hedenbourg ?

Par exemple, il ne devait pas y avoir de librairie valable dans une ville si petite. Mais qu'avais-je à m'enquérir d'une librairie ? C'est d'une épaisse sortie de bain dont j'avais besoin. Les livres étaient une déformation professionnelle, non que j'en aie écrit, mais j'en avais tant lu.

Au petit déjeuner, je découvris que j'étais le seul client de l'hôtel. L'hôtesse me servit elle-même, elle avait une employée en cuisine, mais elle paraissait la cacher.

Cette patronne affable était comme ses meubles, solide et honnête. Elle se tenait ferme et souriante, un sourire un rien désabusé qui semblait dire : c'est ainsi, nous faisons comme si... comme si quoi ?

Que pouvait-on bien faire à Hedenbourg, sinon vivre, tout simplement, une journée après l'autre ? À la merci du temps qu'il fait, neigeux pour lors.

La patronne considéra mes chaussures, des richelieux italiens (j'avais toujours eu le goût des belles chaussures même si je négligeais quelque peu ma tenue).

– Vous n'avez que ça à vous mettre aux pieds ?

Je fis signe que oui d'un air dubitatif et penaud.

– Avec la neige qu'il y a... Je vais vous prêter les bottes fourrées de mon mari.

– Il en aura peut-être l'usage lui-même ?

– Sûrement pas. Il est mort.

– Je suis désolé. Il y a longtemps ?

– Deux ans à peine, mais c'est comme une éternité.

Sa mort est à la fois très lointaine et très proche, ou plutôt sa vie. Je le sens là. Je me retourne, mais il n'y a personne. C'est comme ça. Je vais vous chercher les bottes.

Dans la grand-rue où la neige avait à peine fondu, car il y avait très peu de circulation, je rencontrai un handicapé qui tentait de manœuvrer son fauteuil roulant dans le caniveau.

Je me proposai de l'aider.

– Ah ! merci jeune homme. Vous êtes encore assez jeune pour qu'on puisse dire jeune homme ? Enfin, vous n'êtes pas vieux, comme moi. Poussez-moi jusqu'à la maison du bout de la rue. Vous voulez bien ? Vous êtes de passage ? Évidemment. Qu'est-ce que vous êtes venu foutre à Hedenbourg ?

– Je suis venu voir.

– Ah ça ! c'est tout vu : la grand-rue, l'église, l'Hôtel de Ville reconstruit après la guerre, le stade

pour le football du dimanche. Ils travaillent tous à 25 ou 50 kilomètres. Une ville-dortoir.

– Une jolie ville, dis-je.

– C’est pas mal, vous avez raison, mais ça pourrait être plus gai. Je suis arrivé, merci, jeune homme.

– Y a-t-il un magasin de textiles en ville ?

– Textiles ?

– Des éponges, du tissu-éponge, pyjamas et chaussettes, vous voyez ?

– Je vois. Tournez à gauche, là. Vous trouverez une vitrine avec une porte au milieu, chez Reichard. Ce ne sera peut-être pas ouvert, mais vous n’aurez qu’à sonner. Le père Reichard est toujours là.

Je remerciai ce handicapé plutôt joyeux, en tout cas goguenard et me dirigeai vers le magasin renseigné. C’était un très grand magasin pour une petite ville comme celle-ci. Il montrait en devanture tout ce qu’il faut pour coudre, tricoter, ravauder et quelques articles indistinctement entassés en paquets soigneusement rangés. Je dus sonner, en effet. On vint m’ouvrir, pas avec promptitude cependant ; je ne m’y étais d’ailleurs pas attendu. Un très vieil homme, sensiblement plus vieux encore que le handicapé, en cache-poussière gris, comme je croyais que plus personne n’en portait depuis *Le grand Meaulnes*, me demanda fort poliment :

– Que puis-je pour vous, Monsieur ?

Cet homme-là n’allait pas me donner du « jeune homme ». Il avait parfaitement pris mes mesures dès l’abord. Je lui trouvai un air de ressemblance avec Vittorio De Sica dans ses films noir et blanc. Il en avait le profil et le sourire.

- Je cherche une sortie de bain en éponge.
- Comme c'est étrange !
- Pourquoi étrange ?
- Parce que j'en ai une justement. Elle est réservée, mais ça ne fait rien. J'en redemanderai une autre. Vous êtes certainement plus pressé que mon client.
- Je ne voudrais pas le léser.
- Il en a déjà plusieurs. Heureusement, il les prend grandes et elle vous ira aussi bien qu'à lui. Par contre, elle est orange, d'un orange très prononcé.
- Va pour l'orange, dis-je en riant.

La situation était plutôt cocasse : un vieux Vittorio De Sica, aussi gourmé que son modèle, me proposait une sortie de bain d'un orange prononcé. Il alla la chercher dans son arrière-boutique et revint vers moi en lisant l'étiquette :

– Pur coton. Made in Portugal. Le prix vous convient-il ?

Il me désigna un prix, écrit en grosses lettres noires sur le plastique d'emballage, comme s'il répugnait à le prononcer.

– Je puis vous faire un prix. Aussi bien, j'en vendrai deux cette année. C'est fastueux.

Je payai l'article que je pris tel quel dans son enveloppe de plastique transparent sous le bras. J'avais l'impression de m'être emparé du soleil, le seul qu'il y eut à Hedenbourg. Avant de sortir, je me renseignai auprès de ce complaisant commerçant s'il y avait une librairie dans la ville.

– Oh non ! Monsieur. Nous avons un « tabac » avec quelques journaux, mais vous trouverez devant

le parvis de l'église, à sa gauche, en contrebass, une bibliothèque. Mais peut-être la trouverez-vous insuffisamment achalandée en nouveautés.

Je remerciai « maître Reichard ». Je l'avais affublé dès cet instant de ce titre pompeux, à son image. Tout cela avait en somme quelque chose de suranné, d'étrange, pour le moins de singulier.

Mon père mourut soudainement. Rien ne nous avait donné à penser qu'il allait mourir ainsi par une fin d'après-midi plutôt belle et alors qu'il venait de rentrer du lycée. Il était professeur de lettres.

À peine m'avait-il dit : « Tiens, tu es là ? » ce qui m'avait étonné, car j'étais toujours là à ce moment de la journée. Là, dans l'appartement toujours sombre, encombré de meubles vieux et, ma foi, quelque peu disgracieux. Mon père avait hérité des meubles de ses parents. Il les conservait pieusement, mais sans guère les voir. Quelques années plus tard, ma sœur à son tour recueillit ce mobilier si lourd, plus pesant encore de tout un sous-entendu familial. Elle devait les réanimer en leur faisant côtoyer d'inattendus luminaires et des couleurs assez vives. Elle avait un certain goût, on s'accordait à le lui reconnaître.

« Tiens, tu es là ? » et mon père s'assit dans un coin du salon, son coin : un fauteuil à joues, une petite table roulante chargée de livres et de journaux.

« Tiens, tu es là ? » Je perçus le bruit sourd d'un corps qui tombe sur la moquette. Le médecin appelé nous dit, à ma sœur et à moi comme pour s'excuser : « Il avait le cœur usé ».